



## PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

— — — — —  
 Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.  
 — — — — —

### MODES.

On voit les modes d'hiver poindre partout et sous toutes les formes, mais elles ne se dessinent pas encore nettement pour les Parisiens, car Paris n'a pas encore son véritable aspect; les sommités de l'élégance, les femmes qui font loi par les nouveautés qu'on leur tient en réserve, ne sont pas encore revenues; après les bains, c'est la chasse; il faut donc encore attendre. Nos grandes maisons n'en ont pas moins fait tous leurs préparatifs, et à l'étranger on recevra toutes leurs jolies créations, en même temps qu'elles paraîtront ici. Nous avons dit les délicieuses étoffes de Gagelin, nous avons vu les charmantes robes de M<sup>me</sup> Brunel-Leymerie<sup>1</sup>: nous pouvons présager l'emploi des

rubans dont Camille<sup>1</sup> a tiré un si ingénieux parti dans un trousseau royal; elle a mis les rubans à l'ordre du jour. Il est vrai de dire qu'ils n'ont jamais été si jolis; aussi, aucune toilette ne pourra se passer de ceintures longues et larges, dites écharpes, du ruban qui passe sous le fichu, de ceux qui nouent les manches, des nœuds artistement semés partout. Rubans richement brochés, rubans bordés d'une dentelle, au travail merveilleux, rubans quadrillés à jour, nuancés, glacés, épinglés, en taffetas, en satin; il y en a de toutes les sortes, et tous plus jolis l'un, plus jolis l'autre; la mode du ruban est donc bien établie.

Mais le ruban aura une grande rivalité dans la passementerie, car Sorré-Delisle<sup>2</sup> en a poussé l'invention et la perfection aussi

<sup>1</sup> Rue Neuve des Petits-Champs, 36.

<sup>2</sup> Rue Choiseul, 15. — <sup>3</sup> Place de la Bourse.





loin que possible. Nous n'en voudrions pour preuve que sa *floridiana*.

Et savez-vous l'origine de ce joli nom ? Un grand seigneur italien, épris des charmes d'une belle dame, rêva les bonheurs de la solitude à deux, et l'amena un jour dans le plus ravissant oasis qu'on pût trouver sous le beau ciel de l'Italie. C'était sur ce coteau tout surchargé de myrtes et de lauriers, au sommet duquel s'élevaient le fort Saint Elme et le couvent des Camaldolesi ; — et de là, la vue s'étendait sur toute la ville et tout le golfe de Naples, jusqu'à ce limpide horizon borné par la courbe bleue de la Méditerranée et les silhouettes des îles de Capri et d'Ischia..... Donc, il éleva un véritable temple en marbre blanc, tel qu'on peut l'élever à une divinité (ou à une idole), placé au milieu d'un immense parterre rempli de tant de fleurs belles, rares, merveilleuses, admirables, que ce séjour fut nommé la *Floridiana*.

Eh bien ! toutes les fleurs que le pinceau a reproduites, qui se retrouvent presque animées encore dans les cartons de Constantin<sup>1</sup>, Sorré-Delisle a eu l'idée de les imiter en passementerie, et il y a réussi. Les contours, le relief, le reflet, la transparence, tout y est ; les fleurs, auxquelles il mêle du jais ou des perles, forment des garnitures de robes d'une grande nouveauté, soit qu'on les dispose en tablier, soit qu'on les pose en guirlandes au bas de la jupe, séparées par un large galon assorti.

Pour les broderies sur étoffes, si jolies cette année, Sorré-Delisle a remplacé la soutache par des passementeries de toutes largeurs ; elles sont mélangées de perles, de chenille ; c'est sa *Mazurka*, *Serpentine*, *Burnaza*. Aussi, maintenant que les soirées sont longues, toutes les femmes s'occupent déjà d'ouvrage, et la broderie *Mazurka* y tient une place. Quant à ce qui est de la tapisserie, elles demandent à Sorré-Delisle ses ingénieux canevas de couleur qui évitent la peine de remplir le fond à l'aiguille et avec lesquels on fait particulièrement des lambrequins.

Nous reviendrons avec quelques détails sur les franges et les boutons, dont l'énumération est nombreuse.

<sup>1</sup> Rue Neuve Saint-Augustin, 37.

— Les chapeaux de M<sup>me</sup> Penet<sup>1</sup> se distinguent, cette année, par des bavolets dont l'heureuse idée doit être appréciée, et qui y donnent infiniment de grâce ; déjà nous avons vu chez elle le velours, ce précurseur de l'hiver, mais les velours *égayés* par des doublures en couleur, parmi lesquelles le cerise domine ; nous avons remarqué entre autres un chapeau en velours vent-chou, orné de plumes, et doublé de satin blanc ; le *chapeau-Pompadour*, pour visites, et la capote à barbes ; le fond en est ample et froncé, et les roses sans feuilles qui l'ornent à demi-cachées par de longues barbes en blonde qui retombent négligemment de chaque côté. La coiffure *jeune femme* est formée d'une seule longue barbe, retenue au sommet de la tête par un bouquet. C'est bien tout ce qu'il y a de plus coquet et de plus séduisant sur une jolie tête. Le bonnet *bouton de rose*, tout en tulle et en boutons de roses, la *Clarisse*, et tant d'autres coiffures qui dénotent le talent si frais et si jeune de M<sup>me</sup> Penet, placent sa maison au rang de celles renommées par leur bon goût.

— Si les noms de mantelet, de visite, de manteaux, sont encore conservés pour les pardessus d'hiver, les formes n'en sont pas moins variées et très-nouvelles. Le velours et le satin auront toujours la prééminence, mais avec des coupes tout à fait neuves. Les grands collets à triple rang, qui rappelleraient ceux des anciens carriks, s'ils n'étaient posés à plat, auront cet avantage de dissimuler ce qu'il y a de disgracieux dans un vêtement d'une seule pièce, de multiplier les garnitures, les velours, les galons, les broderies, qui seront de rigueur plus que jamais.

— On portera encore des robes de drap pour les courses du matin ; elles seront brodées en passementerie, ainsi que le pardessus en drap également. Quant au mérinos, il n'est plus de mise dans certaine classe de la société, on ne peut le remplacer que par du très-beau cachemire, aux volants festonnés en soie plate. Mais si l'incertitude subsiste quant aux pardessus, elle ne saurait exister pour le cachemire ; le cachemire a un règne trop beau et trop solide pour que rien puisse l'ébranler, et c'est à cette époque de l'année

<sup>1</sup> Rue Neuve Saint-Augustin, 4.



qu'il reprend tous ses avantages. Nous vous dirons prochainement les merveilles que le *Persan*<sup>1</sup> nous tient en réserve.

— Les robes de taffetas d'Italie, rose, bleu ou jaune-mais, ornées de volants découpés, sont encore portées, car nous en avons vu beaucoup dans les premiers ateliers de robes. En toilettes de bal, nous citerons comme très-jolie une robe en tulle rose à quatre jupes, à larges dents onduées, bordées d'une petite ruche double en tulle sur un dessous de taffetas d'Italie rose. La berthe se composait de trois tulles bordés de la même petite ruche formant dents; les dents s'ouvraient un peu sur l'épaule pour laisser passer un nœud-page aux bouts garnis d'effilé de soie. — Une robe de tarlatane rose à lignes blanches avait deux jupes garnies de bouillonnés de tulle moitié rose, moitié bleu, et la berthe, en même tulle, une ruche très-large et d'une fraîcheur indicible. — Une robe de barège uni, à deux jupes, avait sa jupe de dessous et sa jupe de dessus également entourées d'une petite broderie; une autre robe en mousseline blanche dont le jupon de dessous était en taffetas rose, à corsage décolleté et à manches courtes, mais le dessus avait des manches longues, demi-larges, le corsage montant, froncé, et une pèlerine à pointes allongées sur le devant. — Une jeune mariée portait à l'une des dernières soirées de Bade-Bade une robe de taffetas d'Italie blanc garnie sur les côtés de tulle séparé par des nœuds de ruban: cela formait comme trois coquilles retenues chacune par un nœud; la berthe était en taffetas et couverte de tulle semé de coques de ruban pour aller avec cette robe; il y avait une charmante guirlande de fleurs des champs, de Chagot<sup>2</sup>, et une agrafe de fleurs des champs, avec son bouquet de corsage. Sa sœur avait une robe à double jupe, en taffetas glacé bleu de ciel, garnie de petites dentelles.

— Ensuite c'est le mouchoir, mouchoir de la *Sublime-Porte*<sup>3</sup>, où tout est prévu en fait de recherche et de perfection de broderie. La grande dame doit y trouver son blason reproduit par des points d'armes et des points à jour, sa couronne de marquise ou de du-

chesse, afin que lorsqu'elle s'assoit dans un salon, ses voisines sachent aussitôt de quel nom elles doivent la saluer; et pour celles qui n'ont pas d'autre titre que leur beauté et leur jeunesse, Chapron a des mouchoirs couverts des plus belles fleurs; quelquefois on ajoute *tout simplement* double et triple rangs de dentelle.

### MONSIEUR SAINT-ALBIN.

— Une personne se présentant de la part de M. Elsh... désire parler à madame.

— Vous savez, François, qu'à cette heure je ne reçois pas.

— Cet homme vient de très-loin et est horriblement fatigué; si madame voulait...

— Je vous dis, François, que je ne reçois pas; faites reposer cet homme, et il reviendra une autre fois.

— Mais, madame, il est tout trompé par la pluie et semble transi de froid.

— Faites-le chauffer.

— Il doit retourner bien bien loin, et n'a qu'un seul mot à dire à madame.

— Pourquoi avoir dit que j'étais levée?

— Il avait demandé s'il pouvait attendre que le fort de la pluie fût passé, il était grelottant... Mais je vais lui dire que madame ne peut pas lui parler.

— Cependant s'il est mouillé...

— Et l'air si malheureux, madame!

— Allons, voyons, qu'il entre dans l'antichambre.

M<sup>me</sup> T.... jeta sur ses épaules un grand manteau écossais doublé en soie rouge piquée, noua les rubans roses de son petit bonnet de mousseline, quitta ses pantoufles pour passer des bottines de velours fourrées, et, déjà toute contrariée de cette persécution matinale, elle s'avança dans l'antichambre, le plus près de la porte possible, pour indiquer l'intention d'expédier promptement le visiteur.

Celui-ci ne tarda pas à paraître.

C'était un homme de quarante ans, chauve, d'une physionomie brune et intelligente, vêtu d'une blouse bleue, qui, toute imbibée d'eau, collait sur ses épaules, ses bras, et laissait comprendre qu'aucun autre vêtement nese trouvait dessous; sa cravate noire très-endommagée, ses gros souliers et la cas-

<sup>1</sup> Rue Richelieu, 76. — <sup>2</sup> Rue Richelieu, 81. — <sup>3</sup> Rue de la Paix, 7.



quette qu'il tenait dans une main du reste blanche et distinguée, tout révélait une fâcheuse position dont l'intérêt s'accrut au premier mot qu'il prononça.

Après les premières excuses sur l'indiscrétion de sa visite matinale, et d'autres excuses sur la bienveillance exagérée de M. Elsh..., qui l'avait entraîné à une démarche si intempestive, il avoua, dans les termes les plus distingués, qu'il était artiste, malheureux, qu'à ces titres il osait solliciter quelque bienveillance des artistes, et surtout de ceux qu'il savait être ses compatriotes et pouvaient avoir souvenir de son nom si généralement connu à Dunkerque.

Il y a cela de cruel dans la vie de Paris, que tout est dérangement, et imprime une certaine mauvaise humeur à ceux qui n'ont que juste le temps voulu pour leurs affaires ou leurs plaisirs. Aussi le premier accueil est-il souvent sec; on voudrait en terminer au plus tôt, et pour y réussir, on dit d'un ton très-froid à ceux qui vous ont dérangé : — Mais enfin à quoi puis-je vous être utile? car je n'ai pas de temps à moi.

Ce fut la réponse de M<sup>me</sup> T....

— Mon Dieu, madame, répondit l'étranger avec un accent plein d'une triste dignité, votre plus grande bonté serait de m'entendre un seul instant, car je sais de quelle défaveur est l'aspect de la misère auprès des gens heureux. Je sais toute la réprobation qui s'attache à l'être qui semble devoir rembrunir le front des riches en lui faisant le récit des ennuis de la pauvreté.

La calme résignation de cet homme impressionna M<sup>me</sup> T...., comme une leçon d'humanité; d'un ton plus poli elle le fit entrer dans la salle à manger, — et le pria de parler.

Et alors il sollicita une recommandation qui pût l'aider à obtenir du gouvernement une commande de tableau ou de copie; — un mot enfin pour parvenir à la direction des Beaux-Arts.

Il y a toujours une certaine noblesse de sentiment, un vernis de poésie dans tout ce qui tient aux arts. — Un artiste doit mieux sentir qu'un autre la douleur ou l'espérance; pour lui aussi l'humiliation est plus vive, les procédés plus touchants...

M<sup>me</sup> T.... pria le solliciteur d'entrer dans le salon.

Là elle lui expliqua avec un sincère regret que, n'ayant point d'aboutissants au ministère de l'Intérieur, elle désespérait de lui être utile sur ce point, et n'en serait que d'autant plus disposée à l'aider de toute chose en son pouvoir, s'il voulait lui en faciliter les moyens.

Et alors, avec cette éloquence qui s'inspire de l'énergie même du malheur, avec cette véhémence quel'on donne involontairement à un récit qui blesse votre orgueil, et révèle d'humiliantes douleurs, il raconta comment, étant élève de Gros, il y a vingt ans, le prince G... l'avait emmené à son château auprès de Varsovie, pour restaurer ses galeries, ses tableaux. Pendant trois ans donc, il se livra à l'exécution de ces travaux. Du reste, il était traité avec une véritable munificence princière; larges appointements, égards pleins de délicatesse, confiance sans bornes; il jouissait du palais, de la table, de la voiture du prince; placé sous une si haute protection et sous le prestige qui s'attache à toute renommée artistique, il fut reçu dans les plus nobles maisons de la Pologne, et débuta dans la vie sous les auspices de la fortune et de la gloire.

Et ses yeux s'illuminaient en parlant ainsi, comme si tous ses souvenirs de gloire et de bonheur avaient étouffé les tristes réalités du présent. — L'humilité attachée à toutes les souffrances avaient disparu de son front, et le timbre de sa voix, timide et altéré il n'y avait qu'un instant, retentissait alors puissant et inspiré comme si sa parole eût touché la corde électrique de sa pensée.

Mais bientôt, continua-t-il, advint la plus cruelle catastrophe... le prince G... mourut.

Décidé à rester à Varsovie, où j'avais de nombreux appuis, et où mes talents avaient acquis une brillante réputation, j'établis une pension où arrivèrent bientôt les enfants des premières familles polonaises; pour consolider une si favorable estime, on m'engagea à me marier, et le bonheur encore dirigea mon choix sur la fille de M. K..., célèbre avocat, qui n'avait point de fortune, mais toute la beauté, les talents et les vertus qui devaient m'enorgueillir de lui voir accepter mon nom.

Raconter le bonheur des quelques années qui suivirent cette union, la prospérité qui s'attacha à mon entreprise, la puissante af-









25 Septembre 1846.

2213.

*Modes de Paris.*  
**Petit Courrier des Dames.**

Boulevard des Italiens, 1.

*Robe à pèlerine et Mantelet par la M<sup>me</sup> Ferrière Dancous, r. Mondovi, 1. Cachemire de l'Inde de la Carac.  
 r. Richelieu, 84. Boutons marquise de Torré-Idèle. Chapeau de M<sup>me</sup> Legay. Plume Chagot. Vase  
 de Lahoche-Poin.*

Mess. J. & J. Fuller, 34 Rathbone St. L.



fection, et toutes les sympathies de goût et de sentiment qui s'établirent entre ma femme et moi, n'est utile, hélas! maintenant, que pour faire comprendre l'étendue de notre infortune lorsque la révolution éclata, et me laissa sans aucune ressource au monde...

Accablé de toutes les souffrances que la misère imprime aux cœurs délicats et orgueilleux, je revins en France avec ma femme et mes enfants. Je ne retrouvai que ma mère, plus malheureuse que moi; Paris encombré d'artistes, de professions de toutes sortes, de solliciteurs que la révolution avait également ruinés. Devenu trop étranger, moi, pour espérer quelque appui, je réunis nos dernières ressources, et nous parlâmes tous pour les colonies, confiants dans la Providence pour reconquérir un avenir meilleur. Nous arrivâmes ainsi à la Guadeloupe; la colonie était riche, heureuse, et nous prouva bientôt que nous n'avions pas espéré en vain en comptant sur sa généreuse hospitalité. Les travaux et les leçons m'arrivèrent bientôt, et le bonheur reparut au milieu de nous. La vie s'écoulait si douce et si facile! Nos enfants, en grandissant, nous rendaient de plus en plus heureux; nous avions rencontré tant de vives et sincères sympathies autour de nous, que nous bénissions chaque jour le ciel qui nous avait conduits à cette nouvelle patrie... C'est ainsi qu'au bout de quelques années de cette vie de calme et de travail, j'avais économisé une somme de plus de cinquante mille francs. — Hélas! l'heure de notre infortune allait sonner, et toutes ces joies, tous ces beaux rêves, devaient être anéantis du même coup. — Le tremblement de terre eut lieu, et je vis sous nos yeux s'écrouler ma maison et périr sous les ruines et dans les flammes de l'incendie ma mère et tous mes enfants. Ma femme seule échappa par un hasard miraculeux, mais, hélas! pour n'avoir plus qu'à partager ma ruine, et toutes les souffrances qui m'attendaient. Il n'y avait aucun secours à attendre de la colonie, le désespoir et la misère étaient partout. Je jetai donc un dernier regard sur ces ruines fumantes, je dis un dernier adieu au souvenir de ma pauvre mère, de mes enfants, et de tout ce bonheur enfui, et grâce à la bienveillance du gouverneur, nous primes

passage, ma femme et moi, sur la frégate *la Danaé*.

Épargnez-moi, madame, — et ici le courage qui avait soutenu ce malheureux, dans le récit de cette série de désastres, semblait lui manquer, — épargnez-moi les détails de nos nouvelles misères. — Épargnez-moi de vous faire suivre cette longue route, je dirai cette longue agonie, de Toulon à Paris... Il ne nous restait presque plus rien en débarquant, et au départ de Marseille nous avions déjà épuisé nos dernières ressources. — Il fallait marcher cependant; je fusse mort, bien certainement, si j'eusse été seul, mais la vue de tout ce que souffrait ma femme me donna le dernier des courages, puisque c'est l'abnégation de ce que l'homme a de plus cher, sa dignité... Je mendiai. — Je mendiai l'abri de chaque soir, et le pain de la journée... Plusieurs fois j'ai désespéré de jamais arriver, plusieurs fois j'ai cru que ma femme allait expirer de fatigue et de découragement... Enfin, nous avons revu Paris. Nous nous sommes réfugiés dans un infâme grabat; j'ai tout vendu et n'ai plus que les haillons qui me couvrent à peine; ma femme est restée couchée depuis dix jours, n'ayant plus de quoi sortir, et ne vivant que du morceau de pain que je lui rapporte. Cette existence ne peut durer. Hier, le logeur a voulu nous renvoyer ignominieusement faute de quelques sous pour payer la botte de paille qu'il nous jette. J'ai encore obtenu pitié de lui; mais aujourd'hui il sera impitoyable, et ce soir il nous chassera si je ne lui rapporte rien...

Voilà, madame, poursuivit-il en donnant à sa voix une nouvelle force, comme si l'horreur même de ses souffrances le surexcitait et lui rendait une énergie fébrile, voilà quelle est aujourd'hui ma position. Je n'ai pas un mot à ajouter, pas une plainte, pas une prière.

Et, comme si ses forces le devaient abandonner après ce dernier effort sur lui-même, son visage se couvrit d'une soudaine rougeur, deux larmes brillèrent dans ses yeux; mais ce ne fut qu'un éclair; il reprit tout aussitôt sa pâleur, il redevint calme, le regard fixe et résigné.

M<sup>me</sup> T... se taisait aussi; il y a des malheurs si grands, si terribles, qu'il n'y a pas de consolantes paroles à leur opposer; ce



ne seraient que de niaises banalités, adressées surtout à une infortune si digne et si résignée, à un esprit si distingué et si fier. C'est ce que comprit tout de suite M<sup>me</sup> T..., qui réclama de ce malheureux un dernier effort, celui de se nommer et de donner l'adresse de la maison où était sa femme ; — ce n'était pas là une insignifiante curiosité, c'était le moyen de pouvoir être sérieusement utile, de demander, d'envoyer des secours.

(La suite au prochain numéro.)

## Petite histoire des Théâtres de Paris.

(SUITE ET FIN.)

### CIRQUE OLYMPIQUE.

Cette exploitation, d'abord toute équestre, a été fondée, quelque temps avant le Directoire, par un Anglais nommé Astley, qui la céda ensuite à Franconi père.

Transporté du faubourg du Temple au jardin des Capucines, le Cirque fut cédé par Franconi à ses deux fils, Laurent et Minette, qui, en décembre 1807, firent élever un véritable théâtre dans la rue du Mont-Thabor, et qui, les premiers, ajoutèrent à leurs exercices des mimodrames, ou pantomimes dialogués, dans lesquels les chevaux étaient toujours introduits et jouaient souvent des rôles principaux.

Le 8 novembre 1809, les frères Franconi retournèrent à leur Cirque du faubourg du Temple, réparé et agrandi, et la vogue les y accompagna. La famille Franconi tout entière, les écuyers Bastien, Bassin, Lagoutte, et les écuyères Lucie, Varnier, Antoinette et Armantine Jolibois, enlevaient tous les suffrages dans les exercices du manège ; M<sup>me</sup> Minette Franconi, de son côté, contribuait puissamment à l'effet des mimodrames de MM. Cuvelier, Augustin Hapdé, Ferdinand Laloue et Frédéric Dupetit-Méré.

Dans la nuit du 15 au 16 mars 1826, après une représentation de *l'Incendie de Salins*, le feu détruisit la salle et le théâtre, qui furent immédiatement reconstruits sur le boulevard du Temple, et qui furent ouverts au public le 31 mars 1827, sous la direction de

MM. Ferdinand Laloue, Villain de Saint-Hilaire et Adolphe Franconi.

Après la révolution de 1830, le Cirque comprit que son succès reposait sur l'exploitation spéciale des sujets nationaux. Le mimodrame s'éleva donc chez lui jusqu'à la hauteur du drame son voisin, et dix ouvrages, magnifiques de décors et de mise en scène, tracèrent la grande épopée de Napoléon, depuis l'école de Brienne jusqu'à son tombeau de Sainte-Hélène.

Une décision du 26 mai 1835 autorisa le Cirque à donner aux Champs-Élysées des exercices de chevaux et des scènes de cavalerie. M. Dejean s'étant fait adjuger, en 1837, la propriété et par suite le privilège de ce spectacle, songea à utiliser la décision ministérielle.

Par ses soins, un Cirque grandiose s'éleva dans le carré Marigny, et fut livré au public, à l'entrée de l'été suivant. Dès ce moment, le manège fut supprimé au boulevard du Temple, et il fallut faire le voyage des Champs-Élysées pour applaudir la gracieuse agilité d'Auriol, l'adresse de l'écuyer Paul, ou la belle prestance de M<sup>lle</sup> Caroline et de M<sup>me</sup> Lejars.

Depuis la fin de 1844, M. Dejean a cédé sa double direction à M. Gallois.

### FOLIES-DRAMATIQUES.

Construit sur les dessins de M. Allaux, architecte et décorateur, qui, après 1830, avait obtenu le privilège des Folies Dramatiques, ce théâtre fut ouvert au public le 22 janvier 1831.

En 1834, Frédérick Lemaître, dans un des accès de découragement de sa carrière dramatique, endossa les haillons de *Robert-Macaire*, et fit courir tout Paris au théâtre des Folies.

Pendant un moment, en 1837, M. Mourier s'associa les frères Cogniard, et c'est de cette époque que date la prospérité qui n'a jamais depuis abandonné ce théâtre. M. Mourier, resté seul, a complètement renoncé au drame, et aujourd'hui les Folies-Dramatiques sont considérées comme le Palais-Royal du boulevard.

### JEUNES ÉLÈVES.

M. Comte obtint, dès l'année 1809, l'au-



torisation d'entremêler ses tours d'adresse de quelques scènes, pour lesquelles il dut d'abord se contenter de deux acteurs. Il donna ses premières séances dans la salle de la rue de Thionville.

En 1817, on lui accorda le privilège du spectacle Monthabor, mais on l'obligea à ne donner ses représentations, réduites d'ailleurs à quelques tableaux animés, que derrière une gaze.

En 1820, il occupa la salle de l'hôtel des Fermes, où avait existé le théâtre de l'École-Dramatique, puis il alla s'établir au passage des Panoramas, où son théâtre prit quelque extension.

Une charmante salle, construite exprès pour lui dans le passage Choiseul, le reçut avec sa troupe d'enfants vers l'année 1827. Son théâtre prit alors le titre de Théâtre des Jeunes Elèves de M. Comte.

Depuis cette époque, M. Comte n'a cessé de prospérer; mais il y a environ un an que défense lui a été faite de laisser paraître sur son théâtre des jeunes garçons au-dessous de seize ans et des jeunes filles au-dessous de quinze.

Pour rendre notre petite histoire complète, il nous faudrait maintenant passer en revue les petits théâtres du boulevard du Temple. — Ce serait là une tâche qui nous mènerait trop loin, et qui nous conduirait naturellement à des aperçus de mœurs qui sortent de notre cadre. — Nous ne pouvons cependant passer sous silence les DÉLASSEMENTS-COMIQUES. Ce théâtre est situé sur l'emplacement où était située la salle de M<sup>me</sup> Saqui, brave et excellente femme envers qui la fortune s'est montrée cruellement capricieuse. On pourrait donner au théâtre actuel le surnom de bonbonnière du boulevard, tant elle est bien disposée. La troupe est généralement bien composée; on y compte même quelques talents qui ne seraient pas indignes d'une scène plus relevée. Quant aux actrices, elles sont presque toutes jolies, avantage qui ne se trouve ailleurs que par exception.

Arrive maintenant son voisin, le théâtre des FUNAMBULES, célèbre entre les plus célèbres de Paris par son Pierrot le fameux Deburau, chanté, on peut le dire, par M. Jules Janin, M<sup>me</sup> Sand, et par les criti-

ques les plus sévères et les plus judicieux de ce temps-ci. Aussi sa mort a-t-elle été un véritable événement cet hiver, et il n'est pas un journal qui n'ait consacré quelques colonnes au spirituel Paillasse, qui, à tout prendre, était un des artistes les plus remarquables et les plus originaux.

A côté des Funambules, nous trouvons le PETIT-LAZARY. Ce théâtre ne servait qu'à des marionnettes, lorsqu'en 1830 le directeur improvisa une troupe de jeunes ouvriers amateurs.

Plus loin, vers la Bastille, s'élève le THÉÂTRE BEAUMARCHAIS, qui a d'abord porté le nom de *Théâtre de la Porte Saint-Antoine*. — On y joue le mélodrame et le vaudeville.

Paris compte encore quelques salles où vont s'essayer les amateurs et les élèves qui se destinent plus ou moins sérieusement au théâtre. — Telle est la salle CHANTERINE, où l'on voit souvent les plus jolies habitantes du quartier de Notre-Dame de Lorette venir bégayer la haute comédie de Molière ou les couplets des Variétés et du Gymnase. La salle de la TOUR D'AUVERGNE prend la chose plus au sérieux : de vrais artistes ont pris la direction de cette école lyrique, et souvent nous y avons entendu fort convenablement exécuter les plus jolis ouvrages du répertoire de l'Opéra-Comique.

Les théâtres de la banlieue ferment la limite entre les théâtres de Paris et ceux de la province. Ils sont la véritable pépinière dramatique. Ils ont leur troupe sédentaire, et jouent tous les jours. Les principaux sont ceux de MONTMARTRE, — du MONT-PARNASSE, — des BATIGNOLLES — et de BELLEVILLE.

## THÉÂTRES.

### THÉÂTRE DE SAINT-GERMAIN. — *Hamlet*.

Les nouveautés ont manqué, la semaine dernière, sur les scènes parisiennes; — mais le théâtre de Saint-Germain, cette succursale du théâtre Montpensier, a dédommagé amplement le feuilleton.

On a donc joué à Saint-Germain une tragédie d'*Hamlet*, non pas imitée, mais traduite de Shakspeare par M. Alexandre



Dumas et l'un des traducteurs d'*Antigone*, M. Paul Meurice.

Le *Messenger* nous apprend que cette tragédie d'*Hamlet* fut présentée, il y a deux ans, au comité de la Comédie-Française; mais on fit observer qu'une traduction d'*Hamlet*, par M. de Wailly, avait été également reçue à l'Odéon, que l'on supposait devoir prendre les devants.

*Hamlet* fut pourtant reçu à corrections; mais M. Alexandre Dumas prit ce terme moyen comme un refus, — et voilà comment cette tragédie s'est produite sur la scène de Saint-Germain. S'il faut en croire le *Messenger*, elle serait destinée au théâtre Montpensier.

« Le voilà, dit M. Jules Janin, le voilà maintenant enfin traduit en français, en beau et bon style, avec l'intelligence qui sauverait de l'oubli même les œuvres médiocres, avec l'amour que l'on ne porte qu'aux chefs-d'œuvre, ce rare et excellent chef-d'œuvre d'*Hamlet*, si étrangement défiguré par M. Ducis en l'année 1769! Ducis! vous feriez passer vingt poètes de cette taille entre les jambes de la statue de Shakspeare; vos vingt poètes n'atteindraient pas au genou du vieux William! »

Cela est vrai, et à part Sophocle et Corneille, dans quelle littérature trouveriez-vous un poète tragique de la taille de Shakspeare? Mais Ducis, du moins, le sentait et s'en inspirait, et quelle opinion avait-on de Shakspeare en France, à cette époque? N'est-ce pas Ducis qui le premier a eu l'honneur de faire connaître en France le grand poète anglais, et de devancer l'opinion du public et des littérateurs?

### Album.

#### UN FAUTEUIL A L'ACADÉMIE.

On fait décidément un siège en règle autour du fauteuil de M. de Jouy, qui a été

d'abord le fauteuil de Parny. — Jusqu'à ce jour, neuf candidats se présentent pour réclamer la survivance de l'auteur de *Sylla*. — Voici leurs noms par ordre de date : MM. Bignan, Vatout, Barthélemy, Philartète Charles, Émile Deschamps, Jules Janin, Léon Halévy et Alfred de Musset. — Pressé aussi par les obsessions de quelques amis, M. Honoré de Balzac aurait enfin consenti à se mettre sur les rangs. — On cite même de lui un mot assez pittoresque sur la circonstance.

M<sup>me</sup> Émile de Girardin était parvenue, non sans peine, à lever tous les scrupules de l'auteur du *Père Goriot*.

— Au fait, répliqua-t-il, je n'ai aucune raison de ne pas me faire fourrer parmi les immortels. Avec mon cordon de la Légion d'honneur, je ressemblais déjà un peu à un homard. — Pourquoi craindrais-je de porter un de ces habits de membre de l'Institut qui font ressembler leur homme à un brochet entouré de cresson?

Nonobstant les titres assez éclatants de plusieurs autres candidats, toutes les chances se réunissent, dit-on, en faveur de M. Émile Deschamps, qui a été déjà à l'Académie l'objet de deux scrutins de ballottage.

On avait supplié M. Alexandre Dumas de se faire inscrire, mais l'auteur de *Monte Cristo* s'est défendu de se poser en candidat, du moins pour le moment.

— Je mets pour le quart d'heure la dernière main à dix-sept actes, a-t-il dit: c'est bien assez de comédie comme cela.

A ce Numéro est jointe la planche 2213.

ANGLETERRE. M. Henry D : Holland, agent expéditeur, par autorisation de la douane royale, n° 7, LITTLE TOWER STREET, à Londres. — Réception et expédition de modes, soieries, objets de goût, bronzes, et tous articles qui demandent des soins particuliers.

Agent à Paris : M. Marechal, 327, rue Saint-Honoré; agents à Calais : MM. Matis et fils; id. à Boulogne, M. R. E. Atkins; id. au Havre, MM. Post et Dose.

### LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DE V<sup>e</sup> DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.